



HAL
open science

“ Akonedi ne voyage pas ” : la formation d’un réseau transnational akan entre le Ghana et les États-Unis

Véronique Duchesne, Pauline Guedj

► To cite this version:

Véronique Duchesne, Pauline Guedj. “ Akonedi ne voyage pas ” : la formation d’un réseau transnational akan entre le Ghana et les États-Unis. Laurent Fourchard; André Mary; René Otayek. Entreprises religieuses transnationales en Afrique de l’Ouest, Karthala, pp.135-153, 2005, Hommes et sociétés, 2-84586-653-4. 10.3917/kart.four.2005.01.0135 . halshs-04484404

HAL Id: halshs-04484404

<https://shs.hal.science/halshs-04484404>

Submitted on 29 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

5. « AKONEDI NE VOYAGE PAS » : LA FORMATION D'UN RÉSEAU TRANSNATIONAL AKAN ENTRE LE GHANA ET LES ÉTATS-UNIS

[Véronique Duchesne](#), [Pauline Guedj](#)

in Laurent Fourchard et al., Entreprises religieuses transnationales en Afrique de l'Ouest

Karthala | « Hommes et sociétés »

2005 | pages 135 à 153

ISBN 9782845866539

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/entreprises-religieuses-transnationales-en-afrique---page-135.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Karthala.

© Karthala. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

« Akonedi ne voyage pas » : la formation d'un réseau transnational akan entre le Ghana et les États-Unis

Véronique DUCHESNE et Pauline GUEDJ

Depuis la fin des années soixante, certains pays d'Afrique de l'ouest sont à l'origine de réseaux religieux qui dépassent les limites du continent africain pour se déployer jusqu'aux États-Unis. Ces réseaux transnationaux rassemblent Africains et Afro-Américains¹ autour de croyances et de rituels pensés comme « traditionnels ». Au Nigeria, nombreux sont les Afro-Américains, pratiquants de la religion des *orisha*, qui séjournent à Ilé-Ifé pour s'y faire initier à la prêtrise (Clarke, 1997). Au Ghana, pays jouissant par ailleurs d'un important tourisme afro-américain cristallisé autour des forts d'Elmina et de Cape Coast qui constituent de véritables lieux de mémoire de l'esclavage, des Noirs américains appartenant à des maisons de culte *akan* effectuent des pèlerinages à l'Akonedi *shrine* de Larteh Kubease et cherchent à refaire corps avec leur présumées culture et « tradition » ancestrales *akan* (Guedj, 2002, 2004).

Cet article, qui se fonde sur une enquête de terrain réalisée au Ghana au début 2003 et sur des recherches menées aux États-Unis ces deux dernières années, étudie la formation d'un réseau transnational akan

1. De *Negroes* appellation officielle usitée jusqu'aux années cinquante à *Afro-Asiatics*, nom reconnu par les tenants de la *Nation of Islam*, d'*African Americans* chez les premiers tenants du nationalisme culturel à *People of African Descent* pour les adeptes des théories afrocentristes, le nom adopté pour définir la communauté noire des États-Unis a toujours été intimement lié aux revendications politiques défendues par cette minorité dans le pays (Guedj, 2003). Afin de ne pas nous faire les acteurs de ces luttes constantes entre les différentes mouvances politiques noires américaines, nous utiliserons ici la dénomination d'Afro-Américains, dénomination reconnue par l'anthropologie française et par des décennies d'études « afro-américaines » .

auquel participent des Ghanéens et des Noirs nord-américains. Plusieurs centaines d'Afro-Américains, provenant essentiellement de la côte est du pays, appartiennent à ce réseau. Ils portent des noms akan (tels Korantemaa Ayebofo ou Akosua Agyiriwah) et exercent, pour certains, la fonction de prêtre à la tête de maisons de culte où ils organisent des rituels de possession (appelés *akom* par les Ghanéens comme par les Afro-Américains) et surtout initient à leur tour des Afro-Américains, s'intéressant à ce qu'ils appellent les « religions traditionnelles africaines ».

En nous penchant sur les origines du réseau, nous montrerons comment celui-ci est le résultat à la fois des efforts mis en œuvre par une possédée-devineresse (*okomfo*)² ghanéenne d'exception pour développer un réseau intrinsèquement lié à sa personne et d'un dessein politique commun au Ghana et aux États-Unis, de lutte pour l'unité du peuple noir contre l'oppression et pour la valorisation d'une « tradition » africaine et akan. Dans un premier temps, nous présenterons les différents éléments qui ont présidé à la constitution de ce réseau : le lieu de référence, les acteurs ghanéens et américains et le contexte politique du Ghana des années soixante. Dans un second temps, notre analyse portera sur les modalités de développement et de fonctionnement de ce réseau.

Un ancrage en territoire guan : Larteh et l'Akonedi *shrine*³

Larteh est une large agglomération située dans la région montagneuse de l'Akwapem, à vingt minutes au nord-est d'Accra et accessible depuis la capitale par une route communément appelée « route d'Aburi ». L'État d'Akwapem compte aujourd'hui seize villes ou villages dont un tiers est peuplé d'Akan matrilineaires et les autres de Guan patrilinéaires. En effet, jusqu'à la migration de populations akan (ici akwamu et akim) au début du XVII^e siècle, cette région était peuplée principalement par des Guan. Vers 1730, le roi akwamu est renversé et le nouvel État d'Akwapem est formé par les Akan du clan *Asona* venus aider le peuple guan à se soulever contre les envahisseurs akwamu (Gilbert, 1989: 60-61). Ceci explique que le système de croyances en Akwapem soit depuis lors assimilé à celui des Akan (Brokensha, 1972 : 113).

2. En langue twi, *okomfo* (pl. *akomfo*) désigne la personne initiée au culte des *abosom* (sing. *obosom*) et qui remplit à la fois la fonction de possédé, devin et thérapeute (Duchesne, 1996 :22-27).

3. Nous avons choisi de ne pas traduire le terme anglais utilisé à la fois par les Ghanéens et les Américains.

Au niveau spatial et politique, l'agglomération de Larteh est divisée en deux cités distinctes. On distingue Larteh Kubease, ville haute et Larteh Ahenase située en contre bas. Les deux villes sont fréquemment qualifiées par leurs habitants de « jumelles ». Émaillée d'un grand nombre de lieux de culte, – l'agglomération possède plusieurs églises évangéliques, presbytériennes, pentecôtistes et orthodoxes ainsi qu'une mosquée – Larteh est le fief de nombreux sanctuaires de cultes locaux dont celui rendu à Akonedi est le plus populaire. D'après nos sources orales, quatre femmes (Adwo, Abena Anima, Ama Ansah puis Akua Oparebea)⁴ se sont succédées à la tête du sanctuaire, ce qui nous laisse supposer que le culte d'Akonedi soit d'origine récente. Il est néanmoins certain qu'il était déjà renommé à la fin du XIX^e siècle, puisqu'il est mentionné dans le dictionnaire de Christaller (1933, 1^{re} éd. 1881)⁵ lequel précise qu'Akonedi est l'épouse de Konkon, le premier « dieu » de Larteh. Ceci est confirmé par Brokensha (1966 :159) qui cite un document de 1898 mentionnant également le culte rendu à Akonedi.

Les parties haute et basse de l'agglomération, Larteh Kubease et Larteh Ahenase, possèdent chacune un Akonedi *shrine* qui revendique le statut de *headquarters*, centre liturgique du culte. Lors de nos recherches, nous nous sommes, en premier lieu, intéressées au sanctuaire situé à Larteh Kubease, puisque c'est lui qui joua un rôle fondamental dans la formation du réseau akan. Toutefois, les conflits constants entre les deux sanctuaires se sont rapidement révélés être des enjeux fondamentaux dans la dynamique du culte d'Akonedi et dans les relations entretenues entre les deux villes. L'initiation d'Afro-Américains au culte d'Akonedi à Kubease ainsi que les activités religieuses et politiques de certains officiants du lieu, sur lesquelles nous reviendrons, ont abouti à une forte popularisation du sanctuaire laissant dans l'ombre son voisin d'Ahenase.

De plus, les conflits existant entre les deux *headquarters* puisent leur source dans le récit d'origine d'Akonedi. En effet, ce récit⁶ retrace l'histoire de la jeune Nedi, fille d'Ako, originaire de Larteh Ahenase. Celle-ci se serait trouvée enceinte, suite à une relation extra conjugale avec un homme dont l'histoire ne révèle pas le nom. Un jour, ses parents lui confièrent la tâche de surveiller des graines de maïs qu'ils avaient entreposées à terre

4. Ces quatre mêmes noms sont cités par Brokensha (1966 :158).

5. Akonedi *Shrine* y est orthographié « Akwenedi Abenaa Shrine ». Précisons que Abena est le nom donné aux femmes nées un mardi, et que lorsqu'il s'agit du nom d'une divinité, il indique le jour de la semaine consacré à son culte.

6. Ce récit a été conté à Larteh Ahenase par Kwadwo Yerenkwi (*okomfo*) ainsi que par Kwaku Asiam, porte-parole (*okyeame*) du chef de la ville. A Larteh Kubease, Abrade II (*osofa*) a retracé un récit similaire.

pour être séchées au soleil. Lorsqu'il commença à pleuvoir, Nedi alors proche du terme de sa grossesse, ne put se lever pour ramasser les graines et les entreposer dans un endroit sec. A leur retour de la ferme, les parents de Nedi répudièrent leur fille. Celle-ci fut alors contrainte de fuir le domicile familial. C'est sous un manguier de Larteh Kubease qu'elle trouva refuge et s'endormit. A son réveil, elle était recouverte de centaines de fourmis. Littéralement étouffée par les insectes, elle mourut sous ce manguier. C'est alors à Larteh Kubease, que Nedi fille d'Ako aurait possédée une première personne. Elle se serait présentée sous le nom d'Akonedî (Ako-Nedi), protectrice des femmes enceintes et bienfaitrice des femmes stériles.

Les officiants des deux sanctuaires de la ville s'accordent sur cette même version, mais tandis que le prêtre en chef de l'Akonedî *shrine* de Larteh Kubease, Nana⁷ *asafo* Abrade II, défend la légitimité de son sanctuaire en tant que *headquarter* du culte en argumentant que c'est à Kubease qu'Akonedî se serait élevée au rang d'entité spirituelle ; le porte-parole du chef de Larteh Ahenase, Nana *okyeame* Kwaku Asiam, évoque l'origine ahenasienne de la jeune femme, comme une preuve de la supériorité du sanctuaire d'Ahenase sur celui de la ville haute.

Définir la nature d'Akonedî, en tant qu'entité spirituelle⁸, s'avère également assez délicat. Celle-ci a sans doute pu varier au cours du temps et il semble difficile pour les habitants de l'Akwapem de s'accorder sur ce sujet (Gilbert, 1989:63). Si Akonedî est reconnue, dans la ville d'Abiriw comme un *suman*, c'est-à-dire une puissance non anthropomorphe pouvant avoir fonction d'autel sacrificiel (Duchesne, 1994), elle est considérée par les anciens d'Akuropon, ancienne capitale du royaume d'Akwapem, comme un ancêtre, *nsamanfo*, celui de la jeune Nedi morte enceinte. Les habitants de Larteh Kubease, eux, ont fait d'Akonedî la divinité protectrice de leur ville et l'évoquent tantôt en employant le mot anglais *deity* (en français « déité » ou « divinité ») et tantôt le terme akan *abosom*, terme désignant habituellement les puissances tutélaires anthropomorphes inscrites dans le territoire et qui se manifestent lors des possessions rituelles appelées *akom* (Duchesne, 1996 : 20-22). Notons que Brokensha, dans les années soixante, utilise le terme *abosom* pour Konkon, mais pas pour Akonedî qu'il qualifie de *god* ; il précise par ailleurs que les quatre principaux *abosom* de l'état d'Akwapem sont Bosompra (à Abiriw), Konkon (à Larteh Ahenase), Damte (à Mampong) et Kyenku (à Obosomase) (Brokensha, 1966 :156).

7. Les Akan utilisent la dénomination Nana pour qualifier un chef ou un aîné.

8. Nous avons choisi d'utiliser le terme « entité spirituelle » ou encore celui « d'instance possessionnelle » dans un souci d'analyse pour bien nous démarquer des acteurs tant ghanéens qu'afro-américains qui, par leur vocabulaire commun, participent à un processus de « déification » d'entités de natures différentes.

A Larteh Kubease, l'Akonedi *shrine* est une vaste concession dans laquelle résident plus d'une vingtaine de personnes. Un homme, descendant du fondateur du culte d'Akonedi, en est le chef. Il porte le titre d'*osof*⁹ et n'est lui-même jamais possédé. Une femme portant le titre d'*okomfo panying* ou *okomfohene* (chef des *okomfo*)¹⁰ est à la tête du culte. Celle-ci est régulièrement possédée par Akonedi ou par d'autres entités spirituelles lors des rituels du sanctuaire. Elle est suppléée par des prêtres et prêtresses secondaires : des *okomfo* « mariés » aux nombreuses entités associées aujourd'hui au culte d'Akonedi.

L'Akonedi *shrine* de Larteh Kubease sous le « règne » d'Akua Oparebea

C'est sous le « règne » d'Akua Oparebea que la popularité de l'Akonedi *shrine* de Larteh Kubease va s'accroître considérablement. Oparebea est née au début du XX^e siècle dans un village peuplé majoritairement d'Akan situé près d'Adawso en Akwapem¹¹. Ayant été d'abord baptisée à l'Église Presbytérienne d'Adawso, elle est, de 15 à 27 ans, initiée à la fonction d'*okomfo* à l'Akonedi *shrine* de Larteh Kubease par *okomfo* Ama Ansah. Une fois son initiation terminée, elle s'installe dans le village de son père proche d'Aburi, Nkumkrom. Elle y construit un sanctuaire pour Akonedi et initie un très grand nombre d'*okomfo*. Chaque année, lors de la fête annuelle de l'igname du sanctuaire d'Akonedi de Larteh Kubease, elle rejoint *okomfo* Ama Ansah. Quand celle-ci meurt, en 1957, elle envoie chercher Akua Oparebea qui va lui succéder¹².

En 1957, alors que le Ghana devient un État indépendant, Oparebea s'installe à Larteh Kubease et devient l'*okomfohene*¹³ de l'Akonedi

9. La fonction d'*osof* n'existe pas chez les Akan de Côte d'Ivoire (Duchesne, 1996 :22-27) mais est présente chez les Evé du Ghana et du Togo (Rosenthal, 1998 : 265).

10. Le suffixe *hene* est utilisé dans le contexte politique pour signifier le « chef », comme par exemple dans *asantehene*, terme désignant le « chef des Asanti ».

11. D'après la biographie distribuée aux participants aux funérailles d'Oparebea, son père était chef du lignage Aboanum, Atweasin à Aburi, population akan, et sa mère était de deux lignages royaux Amansore et Akantsane. Son clan maternel, Asona, est le clan royal du groupe akan (de Akyem Abuakwa) venu aider les premiers habitants *guan* à renverser les envahisseurs *akwamu*.

12. Dans les entretiens réalisés au Ghana comme aux États-Unis, Oparebea est toujours décrite comme une femme puissante et charismatique. On relate à la fois sa grande richesse, qu'elle aurait d'abord cachée dans sa propriété ghanéenne puis transférée en Suisse, et ses relations secrètes entretenues avec le président Kwame Nkrumah.

13. Ce titre d'*okomfohene*, est tout à fait original dans l'aire culturelle akan, et on peut se demander s'il n'a pas été créé pour, voire même par Akua Oparebea. Une anecdote va

shrine. Rapidement, avec l'aide d'un universitaire ghanéen, Mensah Dapaa, professeur de botanique à l'université de Legon (Accra), le sanctuaire qu'elle dirige va devenir un outil dans la politique de valorisation d'une « tradition » africaine promue par le président Kwame Nkrumah et par son gouvernement¹⁴. Ainsi, en 1960, Akua Oparebea guérit Mensah Dapaa, un ami d'Nkrumah, qui, reconnaissant envers elle, entretiendra avec la prêtresse des rapports étroits et renoncera, en 1961, à ses fonctions de chercheur et d'enseignant pour s'installer à Larteh Kubease. En 1961 donc, il y devient le *Scientific and Educational* attaché de l'Akonedi *shrine*, un résident permanent.

A la conférence de la *Ghana Science Association*, conférence organisée la même année et dont l'initiative revient à Kwame Nkrumah, Mensah Dapaa utilise l'exemple de l'Akonedi *shrine* pour légitimer la pratique de la médecine « traditionnelle » dans un Ghana en pleine modernisation. Cherchant à démontrer que la médecine dite « traditionnelle » doit être appréhendée au Ghana comme une alternative possible à la médecine moderne, il présente à la conférence un texte qu'il intitule « Observations on traditional healing methods in Ghana ». Si le Ghana doit s'élever au rang de nation moderne, il lui faut assumer ses « traditions » africaines et revendiquer ses spécificités sur la scène internationale¹⁵ :

« Je ne suis pas spécialiste des maladies observables en Afrique, mais je sais, que toutes les maladies au Ghana ne sont pas provoquées par des bactéries, des virus, des microbes, des tumeurs ou la malnutrition. Il y a des pathologies au Ghana dont les origines remontent à des actes de sorcellerie, de *juju*¹⁶. Tant qu'il y aura des hommes qui utiliseront ces techniques pour

dans ce sens : en 1962, le chef de Kubease (*Kubeasehene*) et ses anciens défendirent à la prêtresse d'Akonedi d'utiliser les tambours politiques, exclusivement réservés au chef de la ville. En effet, son titre ne lui permettait pas d'en user (Brokensha, 1966 :106). Ce terme sera le plus souvent traduit ici par « prêtresse suprême ».

14. La valorisation d'une « tradition » africaine est un des principaux axes de la politique de Kwame Nkrumah et de son gouvernement. Comme le souligne l'historien Robin D.G. Kelley (1995), les leaders ghanéens à l'image des pionniers du panafricanisme vont faire de l'Afrique et de ses « traditions » les bastions d'un « communisme primitif », ancêtre du socialisme moderne et qui porte déjà en lui les prémisses de l'unité du peuple noir et de la formation d'un « international africain ». Ces « traditions » africaines, bafouées par des années de soumission au régime colonial, deviennent alors, pour ces tenants du panafricanisme, de véritables richesses et des armes qu'ils utiliseront dans leur lutte pour la formation d'un continent africain uni, libre et indépendant.

15. La même idéologie d'une modernité à l'africaine par le biais de la tradition est à la base du Bossonisme (ancré dans le culte akan des *boson*) créé dans les années 1990 en Côte d'Ivoire en lien avec le concept d'ivoirité (Duchesne, 2000).

16. Les Américains traduisent *juju* par *black magic*, ce terme est utilisé également par plusieurs interprètes ghanéens à Larteh.

faire du tort à d'autres, nous devons rendre à César ce qui est à César et au Christ ce qui lui appartient en gardant à l'esprit que même César a reçu son pouvoir de dieu qu'il le reconnaisse ou non. Nana Akonedi n'est ni contre dieu ni contre la médecine » (Mensah Dapaa, 1961: 16).

C'est dans cette même logique que Kwame Nkrumah créa, en 1962, la *Ghana Psychic and Traditional Healing Association*, association encourageant les thérapeutes et prêtres guérisseurs à s'unir et à mettre leurs pratiques en commun dans une vaste organisation nationale bénéficiant de l'aide de l'État (Owoahene, 1984, Evans-Anfom, 1986). L'association se donne pour but d'unifier les pratiques et les techniques utilisées par ses membres et de lutter contre les possibles usurpateurs. Kwame Nkrumah, qui avait eu connaissance des activités de l'Akonedi *shrine* et de sa prêtresse suprême grâce à son ami Mensah Dapaa, fait alors d'Oporebea la présidente de l'association dont le centre administratif devient l'Akonedi *shrine* de Kubease. Le 7 avril 1962, lors de la cérémonie d'inauguration, le lien entre l'association, l'Akonedi *shrine* et le Convention People's Party d'Nkrumah (CPP) est clairement annoncé puisque Larteh Kubease accueille à cette occasion le ministre de la santé en personne. Celui-ci s'adresse directement aux nombreux *akomfo* présents en soulignant en anglais puis en *twi* l'importante contribution de ces derniers aux soins traditionnels et psychiques (Brokensha, 1966 :186). Cette expérience de la *Ghana Psychic and Traditional Healing Association* marque donc un premier tournant dans l'histoire de l'Akonedi *shrine* de Larteh Kubease. Associé à la politique de Kwame Nkrumah, l'Akonedi *shrine* devient, au début des années soixante, un symbole d'une certaine « tradition ghanéenne », « tradition » que le nouveau gouvernement africain désire préserver et revendiquer.

L'arrivée des premiers « enfants d'Amérique »

C'est dans ce contexte d'un Akonedi *shrine* placé au cœur de l'actualité politique ghanéenne que les premiers Afro-Américains arrivent à Larteh Kubease. A la même époque, aux États-Unis, certains Afro-Américains cherchent dans la politique du nationalisme culturel une nouvelle manière de se séparer de la majorité blanche du pays et d'obtenir leur indépendance sur le territoire américain (Guedj, 2004). Si le nationalisme noir classique fondait son idéologie, depuis le début du vingtième siècle, sur l'établissement d'une séparation tangible et géographique entre les Noirs et les Blancs, soit par le retour des Noirs en Afrique comme chez, par exemple,

Marcus Garvey (Cronon, 1955), soit par la création d'un État noir indépendant sur le territoire américain comme cela fut prôné par Elijah Muhammad et la *Nation of Islam* (Essien-Udom, 1964, Gardell, 1996 ou Guedj, 2000), le nationalisme culturel propose lui aux Afro-Américains de se séparer « mentalement » des Blancs en refaisant corps avec leur « essence » ou « personnalité » africaines. Selon cette idéologie, c'est en réintégrant voire même en réactivant leur essence, culture et « traditions » africaines ancestrales, que les Afro-Américains conscients de leurs origines pourront se projeter vers l'avenir et parfaire leur destinée, conformément à leur « nature » d'homme noir. Grands promoteurs de cette idée essentialiste, les « Akan-américains »¹⁷ initiés à l'Akonedî *shrine* utilisent fréquemment dans leurs discours le symbole akan du *sankofa*, un oiseau qui se tourne vers sa queue, son passé, pour obtenir les enseignements nécessaires à la construction de son avenir et en placent même des représentations sur leurs autels. Depuis les années soixante, cette forme de nationalisme est la plus représentée au sein de la communauté afro-américaine des États-Unis.

Le nationalisme culturel, promu principalement par des artistes, comme le poète Amiri Baraka et la danseuse Katherine Dunham, ou des intellectuels enseignant à l'université, de Maulana Karenga à Molefi Asante, porte en son sein les fondements idéologiques de la réafricanisation de la communauté afro-américaine des États-Unis prônée en Amérique du Nord par les mouvements yoruba ou akan¹⁸. Ce sont donc les écoles de danse et de musique ainsi que les départements d'études « africaine-américaines » ou *Africana Studies*¹⁹ des universités qui deviennent aux États-Unis les pierres angulaires du nationalisme culturel et des mouvements de réafricanisation. Dans ces lieux de culture et de savoir, les jeunes Afro-Américains découvrent les « religions traditionnelles africaines » et se familiarisent avec les divinités yoruba et akan dont ils connaissent dorénavant certains des mythes, des rythmes et des danses.

17 Nous utiliserons des guillemets lorsque nous parlerons d' « Akan-américains ». Ceci nous permettra de bien les distinguer des Akan du Ghana et de garder toujours en mémoire que leur appellation d'Akan est le produit d'une construction identitaire et non d'une origine ethnique réelle.

18 Le phénomène de réafricanisation des communautés noires est observable dans de nombreux pays du continent américain. Au Brésil ou à Cuba, la réafricanisation prend la forme d'une purification artificielle du candomblé et de la santería de leurs influences catholiques et spiritiques (Capone, 1999a, Argyriadis et Capone, 2004). Aux États-Unis, un phénomène comparable de retour à une supposée pureté africaine touche plusieurs aspects de la vie sociale des Afro-Américains, de l'habillement à l'organisation sociale, de l'alimentation aux pratiques religieuses (Capone, 1999b ; Guedj, 2004).

19 Les départements d'*Africana Studies* dispensent des cours consacrés à la fois aux populations et aux cultures du continent africain et de ce qui est communément reconnu aux États-Unis comme la « diaspora africaine »

A Larteh Kubease, à partir du début des années soixante, ce sont ces artistes²⁰, fervents adeptes des idéologies du nationalisme culturel, qu'Akua Oparebea initie au culte de l'Akonedi *shrine*. A la recherche de leur ancestralité africaine, ils trouvèrent dans les pratiques de l'Akonedi *shrine* et dans le traditionalisme africain qu'il symbolise les traces tant désirées de leurs origines bafouées.

Ainsi, en 1965, Gus Dinizulu, un percussionniste afro-américain, profite d'une tournée en Afrique de l'ouest de la compagnie de danse qu'il dirige (*The Dinizulu African Dancers*) pour visiter le sanctuaire qu'on lui aurait décrit comme « l'un des plus anciens de l'Afrique de l'ouest » : l'Akonedi *shrine* de Larteh Kubease. Accompagné d'un de ses amis ghanéens, Amantefiew, ancien client du sanctuaire, il va alors faire la rencontre d'Oparebea. Celle-ci se serait elle-même donnée, depuis peu, à la suite d'un rêve prémonitoire, la mission de partir à la recherche des descendants des Akan réduits en esclavage et déportés aux États-Unis. La naissance du réseau akan est ainsi contée, *a posteriori*, par les Ghanéens comme par les Afro-Américains, comme le résultat d'un désir commun de voir les Akan de l'Afrique s'unir à leurs descendants américains. Oparebea, qui voit en Dinizulu son premier « enfant d'Amérique », décide de l'initier à son culte et le nomme *omanhene*, chef des « Akan d'Amérique ». Elle prend également soin de le rebaptiser Nana Yao Opare Dinizulu et le consacre descendant de son propre clan paternel à la suite d'une séance divinatoire.

La place accordée au rêve prémonitoire et à la divination lors de cette rencontre inaugurale entre l'artiste afro-américain et la « prêtresse suprême » akan est relatée par tous les participants au réseau qu'ils soient Ghanéens ou Afro-Américains. Le caractère religieux de ce qui deviendra un réseau transnational est donné d'emblé de part et d'autre de l'Atlantique.

20. La tentative de créer un « pont culturel » entre le Ghana et la communauté afro-américaine culmine le 6 mars 1971, lorsque l'Independent Circle d'Accra devient la scène d'un festival de danse et de musique intitulé *Soul to Soul in Accra*. Le but de ce festival était de rassembler des artistes ghanéens et afro-américains pour célébrer l'anniversaire de l'indépendance du pays. Pendant ce festival, le concert de Tina et Ike Turner sera considéré par la presse locale comme le clou de la soirée. Notons que le nom décerné à l'évènement, *Soul to Soul*, Âme à Âme, entend insister sur les connexions existantes entre les artistes en présence, ghanéens et afro-américains.

Les maisons de culte américaines sous la tutelle d'Okua Oparebea

Entre 1965 et 1995, date de sa mort, Oparebea accueille de nombreux Afro-Américains à Larteh Kubease. Aujourd'hui, trois d'entre eux font figure de pionniers de la tradition akan aux États-Unis. Ce sont eux qui, dans les années soixante et soixante-dix, ont fondé les maisons de culte qui, depuis lors, constituent des pôles de référence en matière de culte akan dans le pays.

A New York, Yao Opare Dinizulu fonde, dans le Queens, en 1968 le Temple et Centre culturel, Bosum Dzemawodzi²¹, structure qui accueille dès l'origine des cours de danse et de percussions africaines, des conférences sur les cultures de l'Afrique et les « traditions » akan et des cérémonies publiques (*akom*) orchestrées par Dinizulu, lui-même. Par la suite, il rédige, dans le but de faire connaître la « tradition » qu'il a adoptée, plusieurs ouvrages sur la religion akan et sur ses expériences personnelles au Ghana comme aux États-Unis en tant que principal représentant de l'Akonedi *shrine* en Amérique (Dinizulu, 1972, 1974). Dinizulu, comme la plupart des « Akan-américains » a d'ailleurs su user de sources écrites pour étendre ses connaissances sur l'Akonedi *shrine* et les « religions traditionnelles africaines ». Parmi les ouvrages fréquemment consultés par de nombreux « Akan-américains », les travaux de certains missionnaires et anthropologues britanniques, comme ceux de Rattray (1959, 1969) ou d'Eva Meyerovitz (1952, 1958), ainsi que plusieurs ouvrages de philosophes ghanéens cherchant à conceptualiser la « religion traditionnelle ouest africaine » (Opoku, 1970) constituent au côté de ceux rédigés par Dinizulu, les livres de chevet des fidèles afro-américains. Dinizulu, qui se revendiquait comme un véritable historien de la tradition akan aux États-Unis, avait d'ailleurs pris soin de rassembler ces documents dans *The Dinizulu Archives*, vaste bibliothèque située à l'intérieur de son Centre culturel aujourd'hui dirigé par son fils Kimati²².

Jusqu'à sa mort, en 1993, Dinizulu entretient d'étroites relations avec Oparebea. Il séjourne fréquemment à Larteh Kubease, dans une maison qu'elle a fait construire spécialement pour ses visiteurs américains et lui-même accueille Oparebea régulièrement, dès 1971, dans sa demeure de

21. Le nom *Bosum Dzemawodzi* choisi par Dinizulu est traduit aujourd'hui par les initiés américains « The House of God ». Ce nom est en fait composé d'un terme *twi* (*Bosum*) et d'un terme *guan* (*Dzemawodzi*).

22. Aux États-Unis, les informateurs « akan-américains » de Pauline Guedj lui conseillent fréquemment la lecture des ouvrages ou le visionnage des documentaires qu'ils ont eux-mêmes utilisés, comme de véritables manuels, afin de reproduire les cultures et « traditions » de leurs « ancêtres ». Sur les liens entre réafricanisation et quête de connaissances et de savoir sur l'Afrique au Brésil et aux États-Unis, voir Capone (1999a).

Saint Albans à New York. A partir de 1993, c'est son fils Kimati qui prend la tête du Temple. Celui-ci a passé un an à Larteh dans les années quatre-vingt pour apprendre les percussions et a par la suite été initié au Nord du Ghana au culte de Tegare.

La seconde maison de culte akan fondée aux États-Unis est créée en 1977 à Philadelphie à l'initiative de deux autres artistes noirs américains, membres du *Arthur Hall Afro-American Dance Ensemble* : le fondateur de la compagnie, Arthur Hall, rebaptisé alors Kwabena Afo et Caletha Nock, percussionniste et danseuse, appelée aujourd'hui Korantemaa Ayebofo. C'est lors d'une tournée au Ghana en 1974 que les membres du groupe se rendent à Larteh Kubease pour visiter l'Akonedi *shrine* qui figurait sur un prospectus de lieux à visiter qui leur avait été remis à leur hôtel d'Accra²³. Ils rencontrèrent alors Akua Oparebea qui les convia à participer à une cérémonie en l'honneur de la « divinité » Asuo Gyebi. Au cours du rituel, la jeune Caletha serait entrée en transe et se serait mise à parler twi. Il lui fut alors révélé qu'Asuo Gyebi « voulait l'épouser », c'est-à-dire faire d'elle l'une de ses *okomfo*. Elle accepta et resta auprès d'Akua Oparebea sept années durant lesquelles elle apprit également à parler le twi. Aujourd'hui, Nana Korantemaa partage sa vie entre Larteh Kubease où elle a fait construire une maison et sa ville natale de Pennsylvanie où elle dirige l'Asona Abrade *shrine*, sa propre habitation devenue lieu de culte portant le nom du clan maternel d'Oparebea.

Enfin, à Washington, troisième ville à forte densité afro-américaine de la côte est des États-Unis, fut érigée la troisième ramification du réseau akan. Lorsqu'en 1972, Dinizulu se rend à Larteh avec un groupe d'Afro-Américains qu'il entendait présenter à ses aînés ghanéens, il est accompagné de Kwabena Brown, qui occupait alors la fonction de porte-parole (*linguist*) au sein du *Bosum Dzemawodzi* de New-York. En 1978, Kwabena Brown, qui avait entre temps quitté la maison de culte de Dinizulu revient à Larteh dans le but de fonder son propre lieu de culte à Washington. Akua Oparebea lui propose alors de le rejoindre aux États-Unis, quelques mois

23. L'Akonedi shrine est aujourd'hui un véritable site touristique. La visite de l'Akwapem par les touristes, afro-américains principalement, découvrant le Ghana est en général constituée de deux arrêts obligatoires : les jardins botaniques d'Aburi et l'Akonedi shrine de Larteh Kubease. Dans la dernière édition du Guide du Ghana (éd. Le Petit Futé, 1999 :136), Larteh est présentée comme la « cité qui abrite The Akonedi Shrine, où des rites animistes sont pratiqués. [...] Les touristes intéressés par les rites animistes y feront la rencontre des prêtres féticheurs célébrant les rites vaudous. Sur ce lieu saint, vous pourrez même rencontrer un prêtre féticheur blanc qui prend son travail à cœur. L'actuelle prêtresse est Nana Okomfohene Oparebea, princesse de l'Akonedi Shrine de Larteh. Vous pouvez prendre rendez-vous ou y aller librement. Des guides sont également à la disposition des personnes intéressées. [...] En octobre, vous pouvez aussi assister à Larteh au festival Akonedi ». Cet extrait montre bien l'amalgame entre vaudou et animisme et la place importante accordée à Oparebea ici devenue « princesse », et pourtant décédée en 1995.

plus tard, accompagné de Nana Nsia Dennis, une jeune femme qu'elle avait initiée à la fonction d'*okomfo*, une année plus tôt. Nana Nsia, s'installe donc en 1978 à Washington chez Brown dans le but de l'aider à tenir la maison de culte nommée *Asuo Gyebi shrine*. Précisons que quelques années plus tard, en 1985, cette même femme ghanéenne fonde sa propre maison de culte à Brooklyn, New York.

Ces maisons de culte qui constituent les points d'ancrage du culte d'Akonededi aux États-Unis sont essentielles dans le parcours spirituel de tout « Akan-américain ». Érigées par des hommes et des femmes, eux-mêmes initiés par Akua Opabebe, ces maisons de culte constituent les premières implantations du réseau akan aux États-Unis. Tous les « Akan-américains » peuvent ainsi aisément faire remonter leur parenté initiatique à l'une de ces branches américaines du culte d'Akonededi. Or si le lien peut être fait entre le pratiquant et l'une de ces maisons de culte, son affiliation à l'Akonededi shrine en terre africaine n'est plus à prouver. Jusqu'aux années quatre vingt dix, tous les Américains membres du réseau akan sont ainsi, par la même, les « enfants d'Amérique » d'Akua Opabebe.

Cette dernière, soucieuse de la conformité des rituels pratiqués aux États-Unis et surtout de garder sous son contrôle l'ensemble de ses « enfants d'Amérique », se rend à neuf reprises en Amérique du nord, visitant tour à tour chacune de ces maisons de culte, ramifications américaines de l'Akonededi shrine et dont le nom n'est porté par aucune d'entre elles (nous reviendrons sur ce sujet ultérieurement). Très présente aux États-Unis, Akua Opabebe a donc soigneusement cultivé un leadership ghanéen sur les différentes maisons américaines.

Afin de rappeler ce lien des « Akan-américains » avec leur maison mère ghanéenne et Akua Opabebe, le ou la prêtresse en chef de chaque maison de culte américaine va tracer sur le bras du nouvel « Akan-américain » des scarifications. Ces scarifications appelées *tree*, arbre, par les initiés américains constituent l'un des principaux signes d'appartenance au réseau. Ligne verticale dont partent des traits obliques, le *tree*, révèle au grand jour cet arbre généalogique qui relie le pratiquant du culte akan et à son ancêtre fondateur, *okomfohene Opabebe*. Si en Afrique, ces scarifications sont effectuées au cours de l'initiation à la charge d'*okomfo* et ont une fonction de protection, elles sont avant tout pour les « Akan-américains » le symbole d'un vaste réseau de parenté initiatique et spirituel qui fait d'eux des officiants légitimes des entités spirituelles tutélaires d'Akonededi. Ce glissement de sens est une illustration des nombreux échanges et partages de croyances, de symboles, d'objets et de personnes ayant cours entre l'Akonededi shrine et les maisons de culte américaines et qui sont constitutifs du réseau transnational akan.

L'intégration des Américains dans les groupes de parenté de Larteh Kubease

Afin de renforcer sa présence aux États-Unis et le rang de chef suprême de la « tradition » akan qu'elle y occupe, Akua Oparebea a remis à ses premiers initiés américains, fondateurs des trois branches américaines, des autels appartenant à son clan maternel, *Asona Abrade*. Les principales maisons de culte de New York, Washington et Philadelphie sont ainsi toutes les trois honorées par la présence en leur sein d'un autel africain destiné au culte des ancêtres du clan maternel d'Oparebea. Les initiés américains à la religion akan sont donc non seulement liés à Oparebea par un système de parenté initiatique mais également par la pratique d'un culte des ancêtres qui fait de ses aïeux leurs propres *nsamanfo*²⁴.

L'association des Afro-Américains au culte des ancêtres d'Oparebea nous permet d'insister sur un nouvel aspect du développement du réseau transnational akan entre le Ghana et les États-Unis : l'intégration des Américains dans les groupes de parenté et dans la structure clanique de la ville de Larteh Kubease. « Enfants » d'Oparebea, ces Américains deviennent aussi des descendants de certains habitants de la ville. L'assimilation des Afro-Américains à des groupes de parenté akan est consacrée par une consultation divinatoire dont le but est de connaître le clan d'origine du consultant – celui de ses ancêtres réduits en esclavage et déportés aux États-Unis – et de lui donner un nom akan emprunté à certaines familles larthériennes²⁵. Ajoutés aux anthroponymes indiquant le jour de naissance de l'« Akan-américain » – Akua pour une fille née un mercredi, Kwabena pour un garçon né un mardi, par exemple –, les noms Agyiriwah, Korantemaa, Oparebea constituent autant d'appellations délivrées aux Américains afin qu'ils puissent revendiquer leur lien avec la Terre Mère africaine, le Ghana et plus précisément Larteh Kubease. Le nouvel « Akan-américain » est ensuite censé se documenter sur l'histoire de son supposé clan d'origine et doit, s'il en a les moyens, se rendre au Ghana pour entrer en contact avec ses « frères et sœurs » ghanéens²⁶.

24. Rappelons que le terme de *nsamanfo* (ou *asaman*) est utilisé par les « Akan-américains » pour évoquer les ancêtres qu'ils vénèrent par le biais d'autels placés, dans les maisons de culte, au côté de ceux des *abosom*.

25. Au États-Unis, les initiés à la religion des *orisha* pratiquent également une divination pour établir les origines africaines de leurs clients américains et pour leur donner un nom *yoruba*. Divination des racines, la *roots divination* constitue l'une des premières étapes nécessaire à l'intégration d'un Américain dans une maison de culte *yoruba*. A ce sujet, voir Capone (2003 : 79).

26. Lors d'un entretien réalisé à Larteh, Asiedu Larbi, secrétaire de l'*omanhene*, chef de Larteh Ahenase, a cherché à retracer la liste des différents Afro-Américains qu'il a vu

Aux États-Unis, le changement de nom de l'adepte n'est pas spécifique au mouvement akan. Commune à presque tous les mouvements nationalistes afro-américains, cette pratique vise à faire renoncer les membres des groupes à l'identité d'esclave qui leur avait été imposée par la majorité blanche lors de leur arrivée en terre américaine. Mais ce qui, en revanche, fait l'originalité des mouvements de réafricanisation de type akan ou yoruba, c'est que cette dation du nom va se trouver complétée par une intégration des Afro-Américains dans un groupe de parenté africain. Ce n'est plus simplement le nom des Afro-Américains qui est (ré)aficanisé, ce sont à la fois leur arbre généalogique et leur cellule familiale qui sont « akanisés » ou « yorubaisés ». Rattachés à des clans et familles akan du Ghana, les « Akan-américains » deviennent les membres d'une communauté transnationale qui se déploie entre le Ghana et les États-Unis.

Il est dès lors important de noter que les noms attribués aux Américains par Oparebea ne furent pas empruntés aux clans *guan* de la ville mais à ceux reconnus comme étant *akan*. Cette « akanisation » d'un réseau se déployant entre le Ghana et les États-Unis pourtant constitué autour du culte d'une divinité *guan* est tout à fait emblématique des conflits qui éclatent fréquemment entre la ville de Larteh Ahenase et celle de Larteh Kubease. Alors que Larteh Kubease a toujours accepté l'hégémonie de l'*omanhene* d'Akwapem, Larteh Ahenase, elle, dans un souci de préserver ses spécificités *guan*, fait figure, encore aujourd'hui, de municipalité « rebelle ». Dans un entretien réalisé à Larteh Ahenase, Nana Appiah Dwai II dénonce les prétentions du chef de Larteh Ahenase qui, selon lui, se serait octroyé le titre d'*omanhene* de la ville sans chercher la reconnaissance de son supérieur hiérarchique, le représentant de la région de l'Akwapem. Nana Appiah Dwai II reste, lui, fidèle à l'Akwapem, ne se reconnaît pas dans le nationalisme *guan* prôné par l'*omanhene* de sa ville et se revendique comme le seul prétendant légitime au trône du chef de Larteh Ahenase. Ces litiges entre la revendication des origines *guan* de Larteh et la valorisation de l'identité Akan en Akwapem seront particulièrement visibles dans la dernière partie de cet article consacrée à la formation au sein de l'Akonedi shrine d'un nouveau panthéon, akan, produit du contexte politique et historique que nous avons décrit plus haut.

séjourner à Larteh Kubease. Lors de cette conversation, il évoque notamment l'un de ses « frères » américains, adopté par sa famille, qui jusqu'à il y a quelques années venait fréquemment lui rendre visite et entretenait avec lui une correspondance.

La recomposition d'un panthéon akan

Alors qu'à l'Akonedi *shrine* de Larteh Ahenase, seuls Akonedi et Adade Kofi (« son fils ») sont vénérés, au sanctuaire de Kubease on compte également Asi Ketewaa décrit comme étant le porte-parole d'Akonedi, Asuo Gyebi qui prescrit les remèdes et Tegare qui assiste Akonedi dans la guérison des victimes d'actes de sorcellerie. Ces entités spirituelles sont présentées, aujourd'hui, par les *okomfo* ghanéens et américains comme formant une « famille de divinités » sous la tutelle d'Akonedi.

Le terme anglais *deities*, utilisé par les Ghanéens de Larteh Kubease comme par les Américains, pourrait avoir permis l'assimilation dans un même système d'instances vraisemblablement de nature différente. En effet, Akonedi est le nom donné à une femme (male-mort) d'un lignage *guan* de Larteh Ahenase ; Asi Ketewa désigne un *obosom* originaire de la région du lac Volta ; Tegare désigne une instance non anthropomorphe, *suman*, du nord du Ghana apparue dans les années précédant l'indépendance ; et Asuo Gyebi une puissance anthropomorphe, *obosom*. Ces différentes instances possessionnelles aujourd'hui englobées sous le terme de *deities* sont, à l'Akonedi *shrine* de Larteh Kubease, comme aux États-Unis, organisées selon l'archétype du panthéon²⁷. Aujourd'hui, les participants au réseau utilisent également le terme d'*obosom* comme traduction de l'anglais *deities*. Des entités de nature différente, surtout identifiées par leur nom propre se sont ainsi trouvées rassemblées dans un groupe homogène sous les appellations de *deities* ou *obosom*. Les membres du réseau partagent ainsi un vocabulaire commun élaboré autour de termes dont l'acception évolue constamment. Rappelons qu'Akua Oparebea ne parlait pas l'anglais et que la constitution d'un vocabulaire commun aux initiés ghanéens et américains est à la base de la recomposition du panthéon de l'Akonedi *shrine*. Ce vocabulaire commun (composé majoritairement en anglais)²⁸ s'est élaboré au fur et à mesure de la constitution du réseau, par l'intermédiaire de différents médiateurs nécessairement bilingues (twi et anglais). Les Ghanéens Mensah Dapaa et Amantefiew, par exemple, tous deux anciens clients d'Oparebea, parfaitement bilingues et très liés aux États-Unis de par leurs activités professionnelles, ont joué un rôle important lors des prémices de la diffusion du culte d'Akonedi outre-Atlantique. Par la suite, la Ghanéenne *okomfo* Nsia Dennis et l'Afro-Américaine Korantemaa Ayebofo, maniant toutes les deux parfaitement l'anglais et le twi, furent les interprètes d'Oparebea lors de ses nombreux séjours américains.

27. Un interlocuteur à Larteh Kubease a ainsi comparé Akonedi à Zeus.

28. Rappelons que la langue anglaise a largement participé par ailleurs au développement du nationalisme africain (Barbag, 1976).

Il nous faut souligner également que les *deities* qui composent ce nouveau panthéon dit *akan* sont des entités spirituelles qui ont chacune un genre, une personnalité, une fonction, une appartenance linguistique et culturelle. Ainsi, Asi Ketewaa est considérée comme fanti, Asuo Gyebi parle *twi*²⁹ et Tegare est originaire du nord du Ghana. Rappelons qu'Akonedi est d'origine *guan* et parle cette langue durant les possessions rituelles. En introduisant au sanctuaire ses propres instances possessionnelles, Oporebea a pu affirmer sa position de leader absolu de l'Akonedi *shrine* de Larteh Kubease puis du réseau *akan*. En effet, en tant qu'*okomfohene*, Akua Oporebea est bien le porte-parole d'Akonedi par le biais de la possession mais elle n'est pas la « propriétaire » du culte. Celui-ci appartient à l'*osofo* du sanctuaire, descendant en lignée paternelle du premier fondateur du culte à Larteh Kubease. Ainsi, Akua Oporebea a toujours insisté auprès des Afro-Américains sur le fait qu'Akonedi ne pouvait en aucun cas quitter la ville de Larteh. En revanche, ses propres instances possessionnelles ont pu « voyager » avec elle, aux États-Unis, après qu'elle ait reçu l'autorisation de l'*osofo* de l'Akonedi *shrine* de Kubease de traverser l'Atlantique³⁰. Par conséquent, il n'y a pas aux États-Unis de maisons de culte *akan* portant le nom d'Akonedi *shrine*. Effectivement Akonedi ne possède pas les Américains, elle est cependant présente en Amérique à travers les *deities* placées sous sa tutelle dans le panthéon *akan* et attachées à la personne d'Oporebea. Ce sont aujourd'hui précisément ces entités spirituelles qui font l'objet des initiations des Américains. Si Tegare est actuellement l'entité spirituelle de prédilection de nombreux prêtres américains, c'est Asuo Gyebi, en l'honneur duquel Oporebea érigea un sanctuaire particulier à l'intérieur même de l'Akonedi *shrine*, qui reste de loin le plus représenté.

Mais surtout, ce sont ces divinités liées à Oporebea et auxquelles sont initiés les Afro-Américains, qui ont contribué à dissocier l'Akonedi *shrine* de son ancrage en terre *guan*. Si Akonedi est une « male-mort » *guan* de Larteh déifiée, Asuo Gyebi, Asi Ketewa et Tegare, dont Oporebea a popularisé le culte, ne sont pas rattachés au territoire de la ville. La recomposition d'un tel panthéon à l'intérieur du sanctuaire fait de l'Akonedi *shrine* le promoteur d'une « religion nationale » *akan* et ghanéenne qui vit le jour à Larteh Kubease. A une époque où Kwame Nkrumah et son gouvernement sont confrontés aux réticences violentes de certaines franges de la population ghanéenne à la construction d'un État centralisé,

29. Asuo Gyebi parle *twi* avec un accent du nord pour Mensah Dapaa (1961) et le *twi* des Akyem selon Opoku, (1978 :148).

30. A Larteh, Kubease et Ahenase, nombreux sont ceux qui tiennent Kwame Nkrumah comme responsable de la décision de l'*osofo* de laisser Oporebea voyager aux États-Unis.

l'Akonedi *shrine* devient le symbole d'une « religion traditionnelle africaine » à l'envergure nationale. Aujourd'hui encore, l'introduction de ces *deities* étrangères au culte d'Akonedi constitue l'une des principales critiques portées par les officiants de l'Akonedi *shrine* de Larteh Ahenase à l'égard d'Akua Oparebea. Si Kubease s'inscrit dans cette tentative d'« akanisation » d'un Ghana et d'un Akwapem unifiés, Ahenase défend toujours sa spécificité *guan*.

Notre analyse a finalement mis en évidence le « détournement » d'un culte localisé au profit d'un culte de possession dans lequel les entités ne sont justement pas localisées mais attachées à la personne possédée-initiée. Aujourd'hui, Akonedi est la seule entité spirituelle qui reste fondamentalement ancrée dans le territoire de Larteh. Ainsi, selon l'expression utilisée par les officiants des deux Akonedi *shrines*, qui semblent d'ailleurs trouver ici un terrain d'entente, « Akonedi ne voyage pas ». Forgé selon une logique commune à la plupart des cultes de possession de la région qui forment des réseaux trans-territoriaux par le biais de la transmission initiatique (Duchesne, 1996 : 231-39), le culte dont Oparebea est l'officiante, a abouti à la naissance, à l'Akonedi *shrine*, d'une « religion nationale » et unificatrice qui par le truchement de réseaux transnationaux et globaux s'est faite « panafricaine ».

Conclusion : de l'identité nationale à la transnationalisation d'une tradition akan.

L'Akonedi *shrine* de Larteh Kubease est à l'origine d'un réseau transnational akan entre le Ghana et les États-Unis. Dans ce lieu de culte africain, se sont rencontrés, dans les années soixante et soixante-dix, une prêtresse-devineresse akan puissante nommée Oparebea, portant le titre d'*okomfohene* et des artistes noirs américains, devenus « ses enfants d'Amérique ». Cette femme, qui « régna » sur l'Akonedi *shrine* de 1957 à 1995, utilisa, en fin stratège, ce lieu de culte ancré en territoire *guan* et renommé au Ghana, pour élargir son réseau d'influence outre-Atlantique par la transmission initiatique des entités spirituelles attachées à sa personne et auxquelles elle initia des Afro-Américains. Novatrice, elle prit soin d'intégrer à des réseaux de parenté akan ses « enfants d'Amérique » en leur donnant des objets de culte et des noms eux aussi akan.

En fait, l'Akonedi *shrine* de Larteh Kubease a été utilisée à la fois par les nationalistes ghanéens, qui autour de Kwame Nkrumah cherchaient à fonder l'unité nationale dans le pays, et par les tenants afro-américains du nationalisme culturel et de la réafricanisation (les deux étant en interférences

constantes), qui ont su user de réseaux transnationaux fondés entre leur communauté et le sanctuaire pour valoriser une « tradition africaine » sans cesse réinventée, qu'ils considèrent aujourd'hui comme ancestrale et inhérente à leur essence d'homme noir. Cette analyse de la formation du réseau *akan*, nous a ainsi permis de montrer comment Larteh Kubease a été à l'origine du passage d'une identité nationale *akan* à une identité transnationale du même nom, toutes deux conçues comme les étendards d'une certaine « traditionnalité » africaine. Par le truchement de réseaux transnationaux, cette identité *akan* est devenue la souche d'une communauté elle aussi transnationale qui rassemble en son sein des hommes et des femmes sensés partager les mêmes traditions, cultures, croyances et filiation.

Cependant, depuis le décès d'Opabea, le réseau transnational *akan* souffre des nombreuses luttes internes relatives à son leadership. En effet, depuis 1995, aucune prêtresse au Ghana n'a été possédée par Akonedi et ainsi désignée pour remplir les fonctions de nouvelle *okomfohene* de l'Akonedi *shrine* et de ses ramifications américaines. L'Afro-Américaine Korantemaa Ayebofo qui dirige la principale maison de culte *akan* de Philadelphie a été intronisée en 2001 *okomfohene* des Amériques par l'osofo du sanctuaire de Larteh Kubease. Depuis lors, elle se revendique prêtresse suprême de tous les « Akan » vivant en Amérique comme en Afrique. Son nouveau statut n'est pas reconnu par les initiés d'outre Atlantique qui doutent de la légitimité de son intronisation et remettent par là même en question le rôle de l'osofo. De leurs côtés, les Ghanéens, ignorent cette aspiration de Korantemaa, et ont remis récemment à la ghanéenne Baakan Afowa la tâche intérimaire de superviser les initiations effectuées à l'Akonedi *shrine* jusqu'à ce que les divinités en décident autrement.

De plus, les membres du réseau *akan* sont aujourd'hui de plus en plus nombreux aux États-Unis. Toujours prêts à voyager en Afrique, ceux-ci ne limitent plus leurs pèlerinages sur la Terre Mère à une visite de l'Akonedi *shrine* de Larteh Kubease. Le fils de Gus Dinizulu, aujourd'hui à la tête du Temple fondé par son père, fait ainsi figure de pionnier en la matière, puisque c'est lui qui, le premier, dans un souci d'obtenir des précisions sur « son Tegare » divinité à laquelle il a été initié, séjourna régulièrement, dès le début des années quatre-vingt, au nord du Ghana. En fait, le voyage en Afrique devient pour les « Akan-américains » l'occasion d'obtenir des précisions sur les rituels qu'ils reproduisent et de découvrir de nouvelles divinités dont ils instaurent le culte outre Atlantique au sein même du rituel « *akan* ». Il n'est donc pas rare de trouver aujourd'hui dans les maisons de culte américaines des autels dédiés à des divinités inconnues à Larteh, provenant souvent d'autres régions d'Afrique. Cette tendance à inclure d'autres divinités au sein des sanctuaires américains se

retrouvait d'ailleurs, déjà, dans les relations que les « Akan-américains » entretiennent constamment, aux États-Unis, avec les « Yoruba-américains ». Souvent adeptes à la fois de la religion des *orisha* et de la religion *akan*, les « Akan-américains » établissent ainsi fréquemment des associations entre pratiques ghanéennes et pratiques nigérianes, *abosom* et *orisha*.

Depuis la mort d'Operebea, Larteh Kubease semble avoir perdu sa place centrale dans la formation d'une communauté *akan* se déployant entre l'Afrique et les États-Unis. Si le rêve panafricaniste qui sous tendait le réseau reste l'une des principales motivations de ses représentants américains, il est aujourd'hui orphelin de son leader ghanéen. Depuis les années quatre-vingt-dix, le réseau se complexifie de jour en jour, multipliant ses ramifications qui souvent bifurquent vers d'autres régions du Ghana voire même d'autres pays africains.